

LES CATHOLIQUES SONT PROTESTANTS.

Ami lecteur, quelle est votre religion ?

— Je suis de la religion de la majorité des Français, comme dit la Charte :

— Donc vous êtes protestant ?

— Non, je vous dis que je suis de ceux qu'on appelle en France catholiques apostoliques et romains.

— Eh bien oui, vous êtes protestant.

— Mais êtes-vous sourd ? je vous dis que je suis de la religion qui domine en France, de la religion de tout le monde, enfin, de la religion catholique.

— Je ne suis pas plus sourd que muet, et je vous répète que vous êtes protestant.

— Pour le coup c'est trop fort ! est-ce que je ne sais pas mieux que vous de quelle religion je suis ?

— Non.

— Quoi, vous voulez me l'apprendre et me soutenir que je suis...

— Oui, que vous êtes protestant, je le soutiens, et si vous le voulez j'en donnerai des preuves.

— Ah ! je serais curieux de les connaître ces preuves là !

— Ecoutez donc : croyez-vous qu'il y ait dans le monde un homme qui ne se soit jamais trompé ?

— En tous cas ce n'est pas vous qui me soutenez que je suis...

— Bien, bien ; répondez seulement à ma question. Croyez-vous qu'il existe un homme qui ne se trompe jamais ?

— Il faudrait être bien niais pour croire ça.

— Je change donc un peu ma demande, et je vous dis : de bonne foi, croyez-vous que ce vieillard qui habite Rome, et qu'on appelle pape, soit infallible ? et que pourvu qu'il parle religion il ne puisse plus errer ?

— Que m'allez-vous chercher avec vos balivernes...

— Soit, laissons cela ; mais alors répondez à une autre question : croyez-vous qu'un homme voleur, impudique, assassin, puisse obliger Dieu à descendre sur la terre ?

— Ah ! ça, si vous n'êtes pas sourd, vous êtes fou, avec toutes vos questions plus biscornues les unes que les autres !

— Sourd ou fou, tant que vous voudrez, mais répondez : Croyez-vous que tous les curés (et vous savez que nos tribunaux en ont condamné plus d'un pour crime), croyez-vous que tous les curés, quels qu'ils soient, fassent descendre le bon Dieu dans une hostie ?

— Voyons, pour en finir : non ! non ! Après ?

— Un peu de patience : Allez-vous souvent vous confesser ?

— Toutes les fois que je me marie.

— Et combien vous êtes-vous marié de fois ?

— C'est bien assez d'une !

— Donc, vous ne vous êtes confessé qu'une fois ?

— Non, deux fois, y compris ma première communion.

— Et pourquoi n'allez-vous donc pas vous confesser ?

— Et moi je vous dis : pourquoi irai-je raconter ma vie à un homme qui ne vaut pas mieux que moi, et qui se moquera, sous cape, de ma simplicité ?

- Cependant, si cet homme vous pardonne vos péchés ?
- Allons donc !
- Vous n'avez donc pas de confiance à la confession ?
- Pas trop.
- Ni même assez, je crois ?
- Assez pour moi.
- Bien ; mais puisque vous ne vous confessez jamais, j'en conclus que vous ne croyez pas qu'un prêtre puisse donner l'absolution ?
- Ensuite, qu'est-ce que ça prouve ?
- Avant de vous répondre, permettez-moi encore une question : observez-vous le maigre ?
- Oui, quand je n'ai pas de viande.
- Avez-vous un chapelet ?
- Oui, tout neuf, encore chez le marchand.
- Allez-vous à la messe ?
- Oui, quand il y a de la musique.
- Jeûnez-vous souvent ?
- Toutes les nuits.
- Avez-vous de l'eau bénite chez vous ?
- Je n'en use pas.
- Combien récitez-vous d'*Ave Maria* par jour ?
- Ah ça ! seriez-vous un prêtre déguisé venu pour me confesser ?
- Non, écoutez...
- Ou bien un jésuite pour me mettre à l'inquisition ?
- Il paraît que vous ne croyez pas non plus à la sainte inquisition ?
- Je crois à l'inquisition, car elle a donné plus d'une fois signe de vie en brûlant des hérétiques ; mais pour la croire sainte, c'est une autre affaire.
- Maintenant, je n'ai plus qu'une demande à vous poser.
- Voyons, et que ce soit bien la dernière !
- Comment vous appelez-vous ?
- Ignace.

— Priez-vous saint Ignace ?

— Et vous, vous moquez-vous de moi ?

— Je parle sérieusement, et je vous demande, pour en finir, si vous priez saint Ignace ?

— Pas plus Ignace que Pancrasse.

— Donc, vous ne priez pas les saints ?

— Ni les saintes.

— Alors, vous ne comptez pas sur eux pour vous tirer du purgatoire ?

— Dites donc que je ne crains pas le purgatoire dans l'autre monde, car avec vos questions, vous me faites faire mon purgatoire sur la terre.

— Bien ; à cette heure, c'est moi qui vais répondre, et vous prouver que vous êtes protestant. L'Eglise romaine dit le pape infallible, mais vous nommez cette croyance une niaiserie, ainsi, vous protestez contre le pape ; donc, à cet égard, vous êtes protestant. L'Eglise romaine prêche la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'hostie ; vous, vous dites ce dogme une baliverne ; donc, encore ici vous êtes protestant. L'Eglise romaine dit que le prêtre peut pardonner les péchés, mais vous déniez ce pouvoir au prêtre ; donc, vous êtes toujours protestant. L'Eglise romaine vous dit :

« Vendredi, chair ne mangeras

« Ni le samedi mêmement. »

or, vous mangez chair toutes les fois que vous en avez ; donc vous êtes protestant. Le curé vous appelle à la messe, vous recommande le chapelet, vous offre l'eau bénite ; mais vous protestez contre messe, chapelet, eau bénite ; donc, vous êtes protestant. Vous ne priez ni les saints ni les saintes, vous ne croyez ni à l'inquisition ni au purgatoire...

— Donc je suis protestant, je comprends vos raisons. Mais un moment vous m'avez dit : vous protestez contre ceci, vous protestez contre cela ; pas du tout ! je ne pro-

teste contre rien ; seulement je n'y crois pas, et je laisse faire.

— C'est vrai, et même vous pourriez dire que vous faites presque semblant d'y croire. Ainsi, vous envoyez vos enfants au catéchisme, vous laissez votre femme aller à la messe, votre domestique au confessionnal, et même vous ne refuseriez pas de prendre un prêtre et un cierge pour accompagner le convoi d'un parent.

— Vous voyez que je ne proteste pas...

— Non, je vois seulement que vous jouez l'hypocrite, comme les jésuites que vous blâmez si fort, vous ne croyez pas et vous laissez les autres croire.

— Tiens ! voulez-vous donc que j'aille me faire prédicateur contre le pape et la messe ?

— Non, mais je voudrais que vous eussiez la franchise de dire tout haut ce que vous pensez tout bas. Il est indigne d'un homme d'honneur de spéculer sur la faiblesse des autres ; indigne de taire sa pensée, indigne de faire semblant, indigne de garder les formes d'une religion dont on rejette le fond. Votre religion personnelle n'est ainsi qu'une mascarade de paroles et de gestes dont rien ne part du cœur.

— Mais je ne fais de mal à personne en me taisant ?

— Quoi ! ce n'est pas faire du mal à votre famille que de la laisser sous un joug que vous ne voulez pas accepter pour vous ? Ce n'est pas tromper vos concitoyens que de les maintenir, par vos singeries, dans des superstitions qui absorbent leur temps, fatiguent leur corps et perdent leur âme ? Dites-moi : auriez-vous le courage d'envoyer, chaque matin, votre femme chercher de l'eau dans un puits que vous sauriez vide ?

— Non.

— Pourquoi donc la laissez-vous aller chercher dans l'Eglise romaine un pardon qu'elle n'y trouvera pas ?

— Parce qu'une religion, quoique fausse, peut encore rendre sage.

— Et pourquoi ne la prenez-vous pas pour vous? avez-vous aussi peur d'être sage que d'être catholique?

— Non, mais moi je suis philosophe.

— Mais votre femme ne pourrait-elle pas être philosophe aussi?

— Ah! ce n'est pas la même chose!

— Dites donc que vous n'avez pas plus de confiance à la philosophie qu'au catholicisme, et que ne connaissant dans le monde aucune vérité capable de rendre l'homme sage, vous consentez à lui faire prêcher la sagesse au nom du mensonge. Eh bien! c'est ce que j'appelle de l'hypocrisie; vous laissez tromper les autres pour profiter vous-même de leur erreur.

— Je ne les force pas à croire.

— Non, mais vous les laissez croire; vous contribuez à entretenir ce grand mensonge que la France est catholique; pour votre part, vous êtes cause qu'on nous impose trente-quatre mille ecclésiastiques, et des milliers d'églises pour jouer une comédie où chacun à la fois, public et acteur, dupe et fripon, paie, joue et s'ennuie sans oser sortir, crainte de désabuser la foule qui n'attend qu'un signal pour siffler comédie et comédiens. Ce sont ces deux voyageurs qui se rencontrent couverts d'une peau d'ours; chacun a peur et hurle pour bien prouver qu'il est bête et non homme; mais à la fin, l'un par mégarde, laisse tomber sa tête postiche; l'autre, reconnaissant son semblable, jette la sienne, et tous deux s'embrassent avec surprise et bonheur. Faites de même, jetez votre masque catholique, montrez-vous ce que vous êtes, et les autres en feront autant. Alors vous vous reconnaîtrez et vous pourrez vous entendre sur ce qu'il y a de mieux à faire; en tous cas, vous ne jouerez plus un rôle menteur, et ne pousserez pas à le jouer votre famille et vos concitoyens. Ayez le courage d'être vous-même; vous protestez dans votre pensée, protestez par vos paroles, protestez par votre conduite.

— Ah ! j'ai bien autre chose à faire que d'aller m'embar-rasser dans toutes ces questions !

— Et pourquoi vous embarrassez-vous si souvent dans des discussions politiques ? L'administration du ciel ne vaut-elle pas celle de la terre ? Pourquoi vous embarrassez-vous chaque jour dans des affaires de commerce ? Le soin de votre corps est-il plus important que celui de votre âme.

— Mon âme ! mon âme ! qui vous dit que j'ai une âme ?

— Mais puisque vous n'en avez pas...

— Je ne dis pas ça !

— Que dites-vous donc ?

— Je dis que je n'en sais rien. Je suis dans le doute, et voilà tout.

— Ecoutez : il y a un Dieu, ou il n'y en a pas ; s'il existe, le croyant est dans la vérité ; s'il n'existe pas, c'est l'incrédule qui a raison ; mais qu'il existe ou non, à coup sûr celui qui doute est dans l'erreur.

— C'est vrai.

— Donc il ne vous sert pas plus de douter que de nier.

— Que faire donc ?

— Chercher, questionner, lire, méditer, et surtout prier.

— Non, j'aime mieux rester comme je suis, et je vous accorde à cette heure que je suis protestant.

— Un moment, nous ne sommes pas encore d'accord, car non-seulement j'affirme que vous êtes protestant, mais j'ajoute que vous êtes un mauvais protestant.

— Oh ! pour le coup c'est une insulte !

— Non, c'est une vérité, et si vous voulez m'écouter, je la prouverai comme la première.

— Ne soyez pas trop long.

— N'ayez pas peur. Vous conviendrez d'abord qu'un homme, bien qu'il soit baptisé ou circoncis à sa naissance, ne vient pas au monde avec telle ou telle religion dans le cœur ; s'il veut une croyance réelle, vivante, il faut qu'il la choisisse lui-même en avançant dans la vie, au milieu d'un

monde où se heurtent tant d'opinions diverses; de sorte qu'il faut nécessairement admettre certaines choses en même temps qu'en rejeter d'autres. Vous comprenez, en effet, que si un homme se bornait à repousser tel ou tel dogme, il n'aurait pas encore une religion : car, à ce compte, le plus pieux serait celui qui repousserait le plus; il n'y aurait donc qu'à nier tout, Dieu lui-même, pour être l'homme le plus religieux du monde.

— C'est juste, il faut croire le vrai en même temps qu'on nie le faux.

— Bien. Or, c'est ce que fait le bon protestant. Il ôte l'infailibilité au pape, mais il la donne à Dieu; il ne se confesse pas au prêtre, mais il se confesse à Dieu; et ainsi du reste, le protestant qui ne ferait que crier contre le pape et contre les prêtres, serait donc un mauvais protestant.

— C'est vrai.

— Et c'est votre cas; vous prenez du protestantisme les ruines qu'il a faites, mais vous n'entrez pas dans le palais qu'il a construit, ou plutôt, dans le palais qu'il a mis à découvert en renversant les ruines du catholicisme.

— Quel palais?

— L'Évangile de Jésus-Christ.

— Ah! vous allez me ramener, sous un autre nom, les sottises que je condamnais tout à l'heure? J'avais bien raison de dire que vous étiez un jésuite ou un prêtre déguisé.

— Mon ami, je déteste le jésuitisme et le déguisement; et si vous voulez m'écouter jusqu'au bout, vous verrez que ce que j'appelle le bon, le vrai protestantisme, est tout différent de la religion fabriquée à Rome et débitée en France. Le nom de protestant est un nom qui nous a été donné, mais celui que nous prenons est le nom de chrétien réformé. Ce n'est pas à dire que nous voulions donner une autre forme au christianisme, mais le ramener à sa forme première. Notre prétention est bien simple : c'est d'en revenir à la religion de Jésus-Christ et des Apôtres.

— Oui, mais nos prêtres prétendent, au contraire, que vous vous en éloignez.

— Entre la prétention de vos prêtres et la nôtre, il est un moyen facile de juger. Nous, protestants, pour former notre foi, nous puisons uniquement dans la Bible; il me semble que pour avoir de l'eau pure on ne saurait mieux faire que de remonter à la source; c'est ce que nous faisons, tandis que vos prêtres y mêlent les ruisseaux fangeux de la tradition, des pères, des conciles, des papes, et mille autres torrents nés des orages ecclésiastiques pendant dix-huit siècles. Remarquez bien que nous ne prétendons pas, de notre côté, substituer l'autorité de Luther et de Calvin à celle des papes et des conciles. Non, nous nous en tenons au code fondamental, à la charte évangélique, au livre divin des Prophètes et des Apôtres: Il me semble que c'est là d'abord un signe de notre bonne foi.

— J'en conviens; mais voyons, que contient, selon vous, cette Bible?

— Deux livres qui renferment chacun deux choses. D'abord, l'Ancien Testament nous présentant la loi de Dieu et le péché de l'homme. Cette loi, prononcée sur le mont Sinā est si juste, si sainte, qu'elle s'impose d'elle-même à notre conscience. Il suffit de la lire pour reconnaître que nous devons aimer et honorer Dieu d'un côté, et respecter la propriété et la personne de nos semblables de l'autre.

— Rien de plus juste.

— Oui, mais aussi rien de plus rare; vous et moi reconnaissons volontiers qu'il faut faire le bien, et cependant ni vous, ni moi ne le faisons. Aussi ce même livre parle-t-il longuement et fortement du péché de l'homme, en sorte que la loi de Dieu rapprochée de notre culpabilité, met en évidence notre condamnation.

— Savez-vous que votre protestantisme n'est guère consolant?

— Ecoutez jusqu'au bout. D'abord il ne s'agit pas de savoir ce qui vous plaît, mais ce qui est vrai. Or, j'en appelle à votre conscience, est-il juste, oui ou non, d'aimer Dieu notre créateur, et de respecter les biens de nos semblables ?

— Très juste.

— Ensuite, pouvez-vous dire avoir toujours fait l'un et l'autre ?

— Pas précisément.

— Donc, vous êtes avec raison condamné; en vain vous vous débattiez contre cette conclusion, et le moyen d'être heureux c'est de l'accepter.

— Quoi ! pour être heureux il faut que je m'avoue coupable ?

— Oui, mon ami. Ecoutez : je vous ai dit que le second livre de la Bible, le Nouveau Testament renfermait aussi deux choses, les voici : « Le Fils de Dieu est venu, nous dit-il lui-même, chercher et sauver ce qui était perdu ; » en sorte que si vous vous sentez coupable, en allant à lui vous serez pardonné. Vous deviez mourir, il est mort à votre place ; vous aviez mérité l'enfer, lui vous mérite le paradis ; si bien qu'aujourd'hui, sentant vos misères, implorant votre pardon, vous pouvez obtenir dans votre cœur l'assurance d'une bienheureuse immortalité.

— S'il ne faut que sentir sa misère pour obtenir le ciel...

— Oui, sentir sa misère et croire en Jésus-Christ.

— En ce cas, je suis sauvé, car je me repens de mes fautes, et je suis bien aise que Jésus-Christ m'ait sauvé.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Vous vous repentez de vos fautes et croyez en Jésus-Christ ?

— Je me repens et je crois.

— Bien ; il ne vous manque plus qu'une chose.

— Laquelle ?

— De le prouver.

— Comment ?

— Par votre vie. Je vous ai dit qu'il y avait deux choses dans le Nouveau Testament, et c'est ici la seconde. Dans les Evangiles, nous avons vu Jésus-Christ sauver les croyants ; dans les Actes des Apôtres, nous voyons les croyants prouver leur foi par la sainteté de leur conduite, le dévouement de leur vie, la pureté de leurs paroles, et l'ardeur de leurs prières. Faites ainsi, et vous aurez prouvé que votre foi étant réelle, Jésus-Christ vous a réellement sauvé. Alors vous ne serez plus un catholique protestant, mais un vrai, un bon protestant ; c'est-à-dire un chrétien.

— Bon soir !

— C'est-à-dire que je vous fatigue ?

— A vrai dire, ce n'est pas très amusant.

— Savez-vous pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Parce que vous aimez mieux les ténèbres que la lumière.

— Quelles ténèbres et quelle lumière ?

— La lumière de la vérité religieuse qui vient briller sur les ténèbres de votre vie pécheresse.

— Et c'est vous qui osez me dire ça ?

— Non, c'est Jésus-Christ ; écoutez plutôt : « Voici, vous » dit-il, le sujet de la condamnation : la lumière est venue » dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient » mauvaises ; car quiconque s'adonne à des choses mauvaises hait la lumière et n'y vient point de peur que ses » œuvres ne soient censurées. »

— Où Jésus-Christ a-t-il dit ces paroles ?

— Dans l'Évangile selon saint Jean , au chapitre III , au verset 19.

— Où est cet Évangile ?

— Dans le Nouveau Testament.

— Et le Nouveau Testament ?

— Chez tous les libraires.

— Je veux me le procurer.

— Vous ferez bien.

— CHOND —